

Le cours de la recherche



Lectures

Notes

CHASE (ROBERT S.), HILL (EMILY B.),
KENNEDY (PAUL), eds.

***The Pivotal States, a New Framework
for US Policy in the Developing World***

New York, Norton, 1998, XIV-445 pages.

La recherche d'un modèle susceptible de rendre intelligible le monde de l'après-guerre froide pousse les auteurs américains (et leurs éditeurs) à proposer sans cesse de nouvelles formules frappantes. Les auteurs de ce livre cherchent à se démarquer de cette tendance aux visions planétaires, qui a déjà produit une *fin de l'histoire*, une *guerre des civilisations* et un *moment unipolaire* : ils se donnent pour ambition de définir spécifiquement une stratégie américaine vis-à-vis du monde en développement. L'ouvrage traite de la relation que devrait entretenir Washington avec neuf pays ayant pour caractéristiques de n'être ni occidentaux, ni membres du Conseil de sécurité, d'être « grands » par leur économie émergente ou par leur démographie, d'avoir une influence sur leur environnement régional et de représenter un relais potentiel pour les intérêts américains. Sur la base de ces critères,

mais pas uniquement, sont retenus l'Indonésie, l'Inde, le Pakistan, la Turquie, l'Égypte, l'Afrique du Sud, le Brésil, l'Algérie et le Mexique.

La liste ne se veut pas restrictive. Difficile pourtant de ne pas lire dans le projet une volonté d'organiser une hiérarchie durable, une sorte de deuxième cercle, autour des États-Unis. Pour « en être », il ne faut pas avoir une attitude trop négative à l'égard de ces derniers : exit l'Iran (classé « dans la catégorie des *rogue states* »). La Turquie bénéficie du lien OTAN, l'Algérie est admise pour son importance géostratégique (« État arabe majeur à proximité de l'Europe »). La notion de pivot perd toutefois sa cohérence avec l'inclusion du « duo stratégique » formé par le Pakistan et l'Inde. Réponse au concept de multipolarité et à la réflexion sur l'élargissement du Conseil de sécurité, la notion d'États-pivots reflète bien la propension américaine au bilatéralisme. L'ouvrage a le mérite indéniable de fournir une analyse critique des relations de l'Amérique avec neuf pays représentant le tiers de l'humanité.

Arnaud d'Andurain

LAITIN (DAVID D.)

Identity in Formation – The Russian-Speaking Populations in the Near Abroad

Ithaca, Cornell University Press,
1998, XIV-417 p.

De nombreux auteurs (V. Shlapentokh, J. Zaiontchkovskaia, G. Vitkovskaia, P. Kolstoe...) se sont déjà penchés sur le sort de ces millions de « pieds-rouges » russes et russophones que l'éclatement de l'URSS a laissés en dehors de « leur » État. L'originalité de la démarche de David Laitin est d'aborder ce phénomène en termes d'identité. Prenant position dans les débats entre primordialistes et constructivistes en se réclamant d'Erik Erikson, l'auteur part de l'hypothèse que l'identité est en partie innée et en partie construite et reconstruite en fonction des circonstances et des objectifs poursuivis. Ses enquêtes, dans quatre des nouveaux États (Estonie, Lettonie, Kazakhstan, Ukraine), sur la crise d'identité dans laquelle l'effondrement de

l'URSS a plongé les « pieds-rouges » et sur les réactions de ceux qui refusent l'assimilation, conduisent l'auteur, s'inspirant des travaux de Hirschmann, à identifier cinq attitudes distinctes : l'intégration passive, l'émigration, la mobilisation politique, le recours à la violence (le risque existe encore, à son avis, en Ukraine et au Kazakhstan) et, enfin et surtout, la construction d'une nouvelle identité, russophone et, par certains côtés, « ex-soviétique ». L'identification à une communauté russophone permet à ses membres de se distinguer des autochtones ainsi que des Russes de Russie (russe est souvent synonyme d'occupant) et de garder ainsi une identité propre qu'ils peuvent valoriser. On observe des phénomènes du même type au sein d'autres communautés russes ou russophones récemment formées en Occident : consciemment ou non, les unes et les autres instrumentalisent l'identité qu'elles ont forgée.

Anne de Tinguy

CHEHABI (HOUCANG E.),

LINZ (JUAN J.), eds.

Sultanistic Regimes

Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1998, XII-284 pages.

Professeur à Yale et théoricien le plus marquant de l'autoritarisme et du totalitarisme, Juan Linz s'intéresse dans cet ouvrage co-dirigé avec Houchang Chehabi à des régimes qui, fort éloignés de la démocratie, n'ont pourtant guère

plus de points communs avec les variétés habituelles de la dictature. Gouvernements sans idéologie véritable ni structure d'organisation discernable, soumis à l'entière discrétion d'un maître unique, et dont le pouvoir du dictateur Trujillo en République Dominicaine a fourni l'exemple par excellence durant les années soixante même si Batista, Somoza, Duvalier ou Marcos n'avaient rien à lui envier. Tout part de là. Linz

avait rencontré alors Jesús de Galindez, opposant à Trujillo, et celui-ci lui avait fait part de sa peur juste avant qu'il ne soit effectivement enlevé à New York pour être torturé à mort. D'où, en 1973, son invention du concept de « sultanisme » au regard de ce type extrême de despotisme.

Ce concept emprunte à Max Weber, qui l'érige en expression du pouvoir traditionnel, avec les monarchies, précisément, traditionnelles et les régimes néopatrimoniaux. Mais Linz et Chehabi réfèrent la notion au monde contemporain et y incluent aussi bien les tyrannies personnelles. Dans cette perspective,

le « sultanisme » se caractérise par l'exercice d'un arbitraire personnel absolu qui n'accorde même pas de garantie aux membres des coterie inféodées au tyran. Confondant l'État, le régime et la volonté imprévisible du despote, fondé souvent aussi sur une hypocrisie constitutionnelle pseudo-démocratique comme dans l'île de Grenade au temps d'Eric Garay, il apparaît dans un contexte de modernisation économique tout juste entamée, d'usure du vieux clientélisme, de déclin de l'autoritarisme ou du totalitarisme classiques et, bien sûr, d'émergence d'un « sultan » dont l'ascendant ne doit rien au charisme. **Guy Hermet**

CREVELD (MARTIN VAN)

The Sword and the Olive. A Critical History of the Israeli Defense Force

New York, Public Affairs,
1998, XVIII-425 pages.

Traduction française : ***Tsahal. Histoire critique de la force israélienne de défense***

Monaco, éditions du Rocher,
1998, 592 pages.

Historien de la chose militaire de réputation internationale, l'auteur a rédigé une véritable somme retraçant l'évolution de la sphère militaire en Israël, des premières organisations de défense au début du siècle, inexpérimentées mais dévouées, à l'armée israélienne d'aujourd'hui où la technologie la plus moderne joue un rôle central. L'information est d'une richesse remarquable, fondée à la fois sur des archives (acces-

sibles jusqu'en 1956) et une masse de documents (rapports, mémoires, journaux intimes, presse). Martin van Creveld organise ce matériau avec bonheur en replaçant les mutations successives de l'armée israélienne dans leur contexte socio-politique. Il isole trois grands moments dans l'histoire de Tsahal : la montée en puissance (1907-1949), l'épanouissement (jusqu'en 1973), enfin le temps du déclin. On peut certainement discuter son analyse de la phase actuelle comme marquant un « déclin inexorable » et y voir plutôt une crise d'adaptation du modèle de la nation en armes à un environnement régional en mutation (mélange de paix partielle et de dangers nouveaux) mais aussi à une société israélienne profondément transformée, et qui entend notamment s'émanciper

d'une armée parfois envahissante. Si le lecteur peut ne pas partager les interprétations alarmistes de l'auteur, il sera séduit par ce travail d'une grande maîtrise qui brosse, de l'armée israélienne, un portrait dont les zones d'ombre

(comme la tendance des chefs militaires à « court-circuiter » l'échelon politique) sont soulignées avec vigueur, sans que pour autant soient oubliées les lumières (détermination au combat, sens de la solidarité).

Alain Dieckhoff

HAAR (GERRIE TER)

Halfway to Paradise. African Christians in Europe

Cardiff Academic Press, 1998, 220 pages.

Le premier mérite de ce livre est de restituer l'expérience religieuse des chrétiens d'origine subsaharienne vivant en Europe occidentale, grâce à un remarquable travail de terrain. L'accent est mis sur les notions clefs d'« esprit » et de « pouvoir », qu'une réflexion théologique originale, d'inspiration évangélique et souvent charismatique, tire d'une lecture permanente de la Bible. La dimension irréductible de la foi et de la spiritualité est finement rendue. Mais il est rappelé que les croyants évangéliques africains, adeptes d'un « *prosperity gospel* », jugent indissociables l'élévation religieuse et le bien-être matériel.

Il est erroné de définir ces mouvements comme « africains ». Leurs fidèles, enfants de la globalisation, se veulent avant tout chrétiens. Leur credo est universaliste. Et leur culte forme en quelque sorte une « *communitas* de crise » dans l'épreuve « liminale » et cruelle de l'immigration, selon les termes empruntés à Victor Turner. Leur lecture de la

Bible vaut comme critique radicale de la forteresse Europe. La comparaison avec le peuple d'Israël, l'histoire de Ruth et Naomi quittant la terre de Moab pour trouver un havre à Bethléem, l'indifférence de Dieu vis-à-vis des frontières dans le Testament donnent à espérer aux migrants africains une place légitime dans les sociétés occidentales.

Le district de Bijlmer, à Amsterdam, que Gerrie ter Haar a particulièrement étudié, procure un aperçu saisissant de cette nouvelle réalité urbaine de l'Europe. Construit dans les années soixante pour être une cité fonctionnelle idéale, le quartier est devenu une ville multi-culturelle et un haut lieu d'innovation religieuse, bien qu'il soit surtout connu pour ses clandestins, sa criminalité et l'accident d'un avion-cargo d'El Al chargé de produits chimiques à usage militaire, qui l'a dévasté en 1992. Mais il reste un laboratoire social, comme l'avaient voulu ses concepteurs, puisque les autorités, soucieuses de le rénover, prennent désormais les institutions religieuses des migrants pour interlocutrices et partenaires de leurs politiques publiques.

Jean-François Bayart

ANDERSON (BENEDICT)

The Spectre of Comparisons. Nationalism, Southeast Asia and the World

Londres, Verso, 1998, X-374 pages.

Les lecteurs de B. Anderson auxquels le titre de ce livre avait laissé espérer une suite à *Imagined Communities* seront cruellement déçus. Certes, les trois premiers chapitres développent une des idées de l'ouvrage de 1983, selon laquelle le sentiment national doit beaucoup à l'espace-temps créé par l'imprimé (la presse surtout) et à ce que l'auteur appelle ici les « *bound serialities* » (comme le recensement des populations) ou la « *serialization* » (des statues aux cimetières militaires). Mais ces compléments n'ajoutent pas grand chose à l'œuvre initiale. Seule nouveauté, la notion de « nationalisme à distance » par laquelle Anderson souligne le rôle de l'exil (physique ou intérieur) dans la genèse du nationalisme. Cette première partie tient en moins de cinquante pages.

Les trois cents suivantes sont un patch-

work d'études de cas limitées à l'Asie du Sud-Est, dénomination régionale dont l'auteur s'est appliqué à montrer, dès l'introduction, qu'elle n'était pas pertinente. La comparaison se borne donc logiquement à l'examen juxtaposé de trajectoires historiques, comme celles des partis communistes en Indonésie et en Thaïlande ou encore l'expérience électorale de ces pays et des Philippines. Du côté des monographies, où l'Indonésie est naturellement surreprésentée, Anderson inflige au lecteur de nombreuses explications de textes sans que les enseignements qu'il tire de ces encyclopédies, romans ou autobiographies emportent toujours l'adhésion.

Mais comment s'étonner que cet ouvrage n'ait que les apparences d'un livre quand on sait que douze des dix-sept chapitres ont déjà été publiés ailleurs ? Anderson lui-même s'excuse de sa « forme plutôt étrange » (p. 20). Aurait-il été poussé à la faute par un éditeur conscient de la valeur marchande de son nom ?

Christophe Jaffrelot